

Description du cinéma

Michaël Trahan

Numéro 153, automne 2018

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/90316ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les écrits de l'Académie des lettres du Québec

ISSN

1200-7935 (imprimé)

2371-3445 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Trahan, M. (2018). Description du cinéma. *Les écrits*, (153), 39–47.

MICHAËL TRAHAN
Description du cinéma

Je rêve d'amour depuis longtemps.

L'histoire coupée en deux comme un fruit ouvert.

Un bol de lait oublié sur le comptoir,
quelque chose qui s'arrête,
un geste esquissé puis
abandonné.

Les lèvres infiniment tendues,
j'aime une chose parce qu'elle n'arrive pas.

Elle vient seule, repart
seule, revient parfois, pas
toujours. Pas souvent.

Un bout de peau, une chose
qui ne se montre qu'une seule fois, qui
se montre à peine et
disparaît.

La maison, la chambre
chaque fois unique, trouvée
par hasard, par catalogue, parce que
j'ai appris à compter, à attendre, à dire la vérité.

La vérité est que je l'ai perdue, que j'ai
tout perdu, que ce n'est pas la vérité
mais une figure de cire, un masque
qui glisse quand la bête remue.

La vérité est la mère qui pleure au service à l'auto.
La vérité est le feu qu'on aurait dû laisser brûler.
La vérité boit trop et tombe dans l'escalier.
La vérité à l'hôpital, la vérité devant la télé.
La vérité frappe trop fort et oublie tout.
La vérité fait ses bagages, part et revient.
La vérité fait semblant d'être malade,
fait semblant de m'aimer, semblant
de vivre. La vérité pisse dans l'évier.
La vérité est vulgaire comme une voix dans le noir.
Elle ne parvient à personne, pas à moi plus qu'un autre,
personne veut dire personne veut dire le bruit des os,
veut dire les vagues, la fête d'enfants, la rivière
au creux de laquelle je construis une maison
pour la détruire, pour attendre qu'on la détruise
et qu'on me détruise en retour.

La vérité est un tas de poussière,
un désastre, un fauteuil inconfortable.

Une voiture abandonnée au bord de la route.

Les jours les nuits les jours passent je n'y crois toujours pas,
je ne vois rien, je n'essaie plus je ne tombe pas mais —
mais c'est cela comme une fleur comme la pluie
glisse sur le verre comme l'amour me traverse
comme une chose noire et douce et dure
où je m'endors comme on se noie.

*

Je ne commence pas toujours par pleurer,
parfois grand-mère, histoire courte, parfois
rivière, chose qui s'étend dans le sel et le ventre.

Parfois les vagues :

le sens de la vérité, le sens de la chose qui ignore l'heure, le
temps (minutes, secondes), le sens de la faim (les os), le
sens du toucher (la peau, les cheveux), le sens de la nuit,
le sens de la littérature, le sens d'une vie tenue au secret, la
porte qui ne s'ouvre pas toujours, la bête dressée comme
un mirage.

Autrement l'invention, l'homme debout, couché, la vie écrite
une phrase à la fois, tenue au jour comme la nuit au noir,
la chose fondue, épargnée par les vents.

Je commence souvent par tomber
puis j'arrête, je m'arrête : descente,
visage, périls tracés au plomb et
glissés sous la peau, un rêve vrai
mais vendu pour chimère – je
n'avance pas seul mais sans
(histoire, souvenir, vérité).

Ce n'est pas la vengeance, la monnaie,
l'œil trouvé dans un vieux vêtement,
la chose qui s'ouvre à peine mais trop.

C'est la patience qui suffit pour m'excéder.

*

D'abord :

Sable. Chimie. Yeux.

Puis cercle ou voiture rouge.

Le vol d'un insecte, les enfants qui jouent au parc, la vérité qui ne vient pas seule et le vent, le vent qui rend fou et ce deuil-là, noir, qui répond aux livres ou aux miracles, ce secret-là, noir, indigène, qui est prêt à mourir, à revenir, à disparaître comme une table, un repas, des choses qui tiennent vivant et qui tuent, qui répondent au désastre et qui restent là, sans bouger, sans remuer, qui tiennent dans l'ambre ou dans le jais ou dans la nuit, des choses brillantes et dures qu'on ne contourne plus, qu'on ne peut plus contourner, qu'on ne veut plus contourner, ni déplacer, qui s'accumulent, se placent les unes sur les autres, qui sont un tas, une masse, et un jour une montagne, une forêt, une chose aveugle et sans issue, qu'on ne peut pas nommer, qu'on ne veut pas nommer, qu'on aime comme on n'a jamais rien aimé, qu'on aime comme parce qu'elle nous encercle, qu'on aime comme un amour impossible, un lent poison, une chose trouée, un arbre, une table entièrement recouverte d'encre, le soleil qui tombe sur un immeuble, la rue qui est là, banale, idiote, et la vérité repart comme elle est venue, sans rien dire, sans laisser de trace, sans peut-être même être venue, comme un événement d'un sens inaccessible et d'une étendue sans limites.

C'est après la phrase en deux temps,
le muscle nouveau et retenu par trois fois :

« Un livre ouvert c'est la nuit. »

Et puis celle qui suit, qui brûle :

« Je ne sais pas pourquoi, ces mots que je viens de dire me font
pleurer. »

Je prends la phrase de Marguerite Duras et je mets du blanc
autour.

On ne sait pas pourquoi, les mots qui viennent d'être dits, ils
font pleurer.

On les dit et les larmes viennent, sans savoir, sans vraiment
chercher de réponse.

Ce moment-là où on dit un mot, deux mots, cinq peut-être, et où la gorge se serre, la langue trouée n'importe comment, la chose noire qui revient comme une vague (une photographie), qui est là, qui n'est jamais vraiment partie, qui est capable d'attendre cinquante-huit ans, qui est capable d'attendre toute une vie s'il le faut, comme un oiseau, un fruit, une pierre.

Quelque chose me guette et m'attend, quelque chose se lève et s'enroule autour de moi (ça n'a pas de visage ou un visage détruit, c'est de l'eau, de la poussière, une histoire connue puis oubliée, une pièce de plus en plus petite).

Soudain j'ai deux cents ans
et ces mots que j'aurais voulu dire
il y a vingt-cinq ans me font pleurer.

Ce n'est ni humide ni visqueux c'est rude et dur comme une fleur plantée au milieu du dos comme la terre qui prend la chance et la redonne aux morts comme la scène qui dit c'est la troisième fois que je pleure et qui a peur de la vérité.

Pour tout dire :
Ciel. Pardon. Miroir.
Mais la forme étroite ne répond plus.

*

Le film commencerait ainsi :
la couleur d'une robe, le bout d'un vêtement.
Quelque chose qui répond à la grâce du vent sans faire d'éclat.
La pellicule brûlerait un peu, la salle se viderait et la douleur serait intenable.

(Intenable serait la douleur.)

Les lettres s'accumuleraient.
Personne ne les ouvrirait, personne ne les attendrait.
Les lettres seraient mortes et intenable serait la douleur.

Il y aurait une grande actrice, le hall d'un hôtel
ou d'une terrasse à Rome. Et l'homme, tout près,
sur le point de s'endormir. L'ombre, les fruits.
Et ce désordre nu comme de l'encre.

Je dis feu, devoir, ciel encore bleu ou mauve,
parfois même je répète : intenable, la douleur.

Tout le film viendrait de là, les lèvres s'ouvrent,
se tordent un peu, hésitent, puis la langue remue,
un souffle ou un son, une pause et l'élan la phrase
à l'endroit : la douleur serait intenable.

(Intenable serait la douleur.)

Si seulement.

Si seulement quoi répondrait l'homme,
bercé par la voix, l'attention, l'émotion
vive et inquiète et brûlante.

Si je pouvais dit l'actrice (et l'actrice
vouvoie comme dans un film), si
seulement je pouvais vous aimer.

Si seulement il était possible, la douleur,
elle, serait intenable.

*

Et la nuit l'écran noir.

La chose ardente redonnée au cinéma.

La voiture s'éloigne, on voit une main collée à la paroi,
les doigts un peu courbés par le chagrin.

On ne voit rien d'autre, c'est la nuit,
le visage reste enfoui dans le noir ou la douleur.

Et la phrase revient, hermétique, sibylline,
comme d'un autre temps ou d'une autre vie :
si seulement, si seulement j'avais pu.

*

L'image est approximative comme la vérité :
quelque chose qui tient dans un livre,
fantômes ou fleurs séchées,
le bois rouge de la carte postale
qui répond aux mouvements du cœur
avec des années de retard.

À la fin il ne reste que la haine
et aucune approximation possible.
La chose qui ruine et fait semblant d'aimer.
L'étreinte rude comme un enfant, une chanson
triste, un outil caché au fond d'un tronc d'arbre
et emporté avec l'île.

Ma maison était comme ça :
porte qui s'ouvre et mène en haut ou en bas,
cuisine, plancher de ciment, des pièces interchangeables
comme la vaisselle ou la télévision, la radio qui joue
la nuit durant, qui me tient au sol ou en vie,
qui me cloue à ce qui ne m'appartient pas.

J'étais vidé avant d'être là, prêt à prendre
non pas ce qu'on me donnait mais ce qu'on échappait :
cigarettes, bouteilles vides, maladies fabuleuses.

Je pense à l'odeur de lessive chaque fois que je ne peux plus
respirer.

Je pense aux vieilles cassettes, audio ou vidéo,
les bobines, la pellicule, toutes les choses noires
qui se déroulent comme des vies. Je pense souvent
à ce geste-là : replacer le ruban, revenir au début,
le samedi soir nu comme un ange et attendre,
je ne sais pas quoi mais attendre, ajuster
la mécanique et la remettre au suivant.
Je veux dire j'ai grandi au club vidéo
comme d'autres grandissent en famille :
avec pauvreté et violence, désir de disparaître
ou de tout faire brûler. Ce n'est pas le cinéma
que je cherche, les fautes vraies ou imaginaires,
l'escalier qui mène à ça, les coups de téléphone
en pleine nuit, la folle qui pisse dans l'évier,
les valises faites, défaites, le feu rose
dans la cabane, les champs de maïs,
les journaux à cinq heures du matin.

Ce n'est pas l'image c'est le miroir l'usine
la terre mauvaise ou le travail du temps.

C'est une vie nouvelle pour l'encercler.